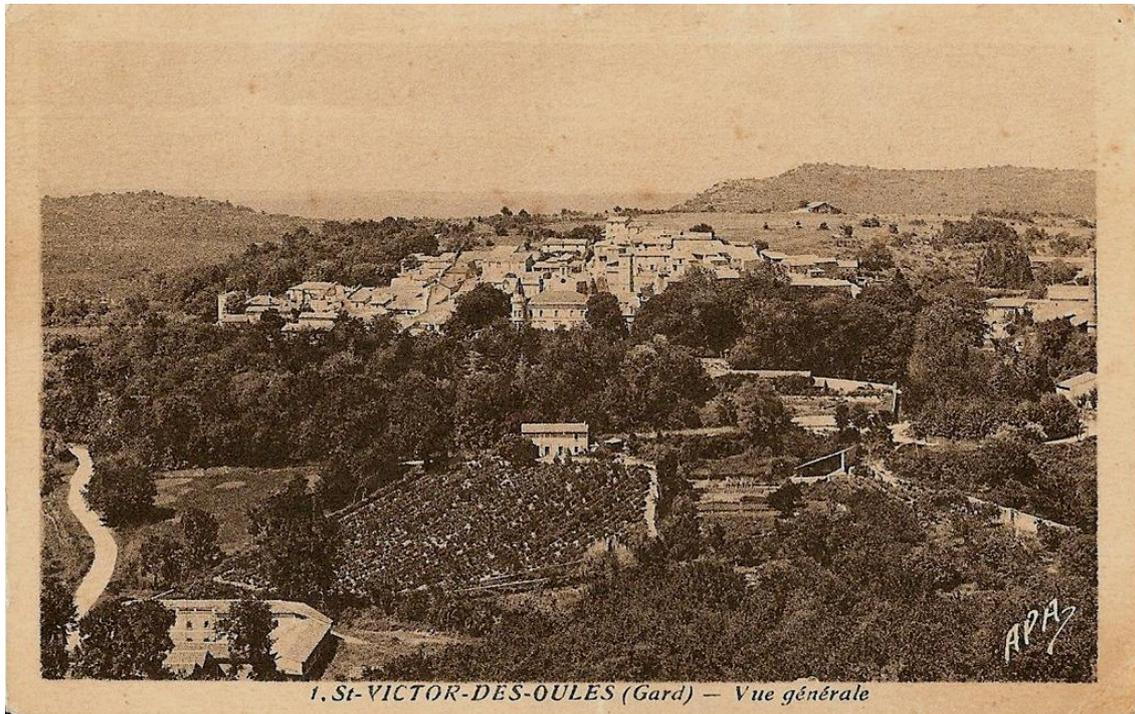


Histoire

On peut qualifier le Saint-Victor du passé, de village semi-industriel. Ses habitants étaient des paysans-potiers qui furent obligés de se reconvertir en « mineurs d'argile » au 19^e siècle. Le sous-sol, riche en argile réfractaire, se prêtait à ces activités potière/minière. Le nom du village vient, en outre, du mot latin « ola » qui signifie « marmite ».



Saint-Victor-des Oules, en tant que communauté villageoise, n'apparaît, d'après les archives, qu'au 12^e siècle (*sancti victor de orlis*), mais l'archéologie prouve que le terroir fut occupé dans des périodes bien plus anciennes.

A la préhistoire, au paléolithique, les plus anciennes traces humaines actuellement connues à Saint-Victor sont celles des Moustériens qui avaient adopté Rouziganet comme campements périodiques sur quelques centaines de générations entre 40 000 et 30 000 ans avant J.C. environ : de nombreux outils en silex pour couper, trancher, racler (nettoyage des peaux) parmi des milliers d'éclats de débitage parsèment ce lieux de prédilection pour ces chasseurs nomades.

Du néolithique final et chalcolithique (âge du cuivre), ce sont principalement les sites du Brugas /La Coste (crête entre Vallabrix et Saint-Victor), La Tchone et le Montaigu qui ont fourni silex et poteries en abondance.

A l'époque gauloise, **le Montaigu** fut également un petit oppidum celtique (préromain).

Enfin, deux villas d'origine gallo-romaine (exploitation agricoles importantes) firent place, par la suite, l'une à un petit prieuré, l'autre à un hameau de paysans-potiers. Le prieuré consacré à saint Victor, martyr marseillais, et le hameau producteur d'**oules** ont donné leur nom à cette communauté.

Comme ailleurs dans le Midi, après la conquête de Clovis (500-507), les rois francs avaient confié le terroir de l'Uzège à l'évêque du lieu (Uzès). Progressivement, les évêques, suzerains des terres, les remirent à de petits seigneurs, souvent deux ou trois co-seigneurs, morcelant ainsi le pouvoir de telle sorte que l'emprise féodale n'eut jamais dans la région la puissance écrasante qu'elle a pu avoir dans le Nord de la France. Très tôt, peut-être dès le

12^e siècle, la communauté villageoise put s'administrer elle-même, par l'intermédiaire des consuls, à condition de verser des redevances à l'évêque et aux nobles.

C'est aux **12^e et 13^e siècles** que la production potière de Saint-Victor parvint à son apogée, diffusant ses oules et ses cruches ventruées à bec ponté (dourques), à pâte grise, d'utilisation essentiellement culinaire et diffusées vers Nîmes, Avignon, Marseille... C'est sans doute à cette époque que la chapelle du prieuré fut remplacée par une véritable église paroissiale, romane. Mais, la communauté reste répartie en deux ou trois endroits, notamment au pied d'un castellas, grosse tour bâtie par l'un des co-seigneurs sur une crête, à la limite nord du terroir (vestiges disparus au 20^e siècle).

C'est seulement après la terrible pandémie de peste noire (1348-1350) qui dépeupla l'Europe ainsi que la Guerre de Cent ans (1337-1463), que le village actuel se constitua réellement, les écarts étant désertés pour un regroupement autour de l'église. La poterie continue d'être produite aux 15^e-16^e siècles et se met au goût du jour avec les glaçures, dont les teintes sont le vert et le brun puis bientôt à dominante jaune. C'est de cette époque que nous parviennent les premiers noms de potiers : les frères Raymondus et Jacobus Sorberie, famille qui prendra le nom de Sorbière et ne disparaîtra qu'à la fin du 19^e siècle. Désormais, et jusqu'à cette fin du 19^e siècle, la population du village restera autour de 300 habitants.

Au 16^e siècle, le jeu des mariages et des héritages fera qu'une seule famille réunit les petits fiefs de Saint-Victor : ce sont les De Vaulx, probablement constructeurs du premier **château**.

Quoiqu'à la limite des pays devenus majoritairement protestants, Saint-Victor-des-Oules reste catholique ; aucun incident grave ne se produit durant la grande crise de la Réforme (pourtant à Uzès, le duc et l'évêque ont opté pour celle-ci). Vers la fin du 17^e siècle, les descendants des De Vaulx vendent le château à un gros bourgeois protestant d'Uzès, récemment anobli pour services rendus dans l'armée royale : David Perrotat. Celui-ci achète l'emplacement de la vieille église romane, devenue vétuste et trop petite, afin d'agrandir le château tandis qu'une nouvelle **église** est bâtie un peu plus haut, avec son cimetière attenant. Mais arrive la révocation de l'Edit de Nantes, la famille Perrotat émigre en Suisse sauf le père qui est capturé et meurt en prison. Le trafic des biens protestants est florissant ; le château est acheté par un agent royal ; il le revend à la famille de petite noblesse **d'André de Mulary** qui ajoute à leur nom « de Saint-Victor » en 1709.

Les d'André vivront là presque deux cent ans, traversant sans dommages les révolutions. Au 19^e siècle ils sont souvent désignés comme maires de la commune. Mais, ils ne travaillent pas et leur domaine est plus ou moins bien géré par un « bayle ». Dans un monde qui a totalement changé, ils s'appauvrissent. Vers 1850, **Egide d'André** tente de sauver la situation en devenant exploitant d'argile et fonde **une briqueterie**.

Cependant, les potiers du village subissent la double concurrence de leurs collègues de Saint-Quentin-la-poterie, mieux situés dans la plaine où arrivent des routes carrossables et de l'essor de la quincaillerie et de la faïence industrielle. Qu'à cela ne tienne, puisque, simultanément, la grosse industrie devient consommatrice d'argile réfractaire (revêtements des hauts-fourneaux, moules, cornues des usines à gaz, etc...) : les habitants de Saint-Victor deviennent mineurs de terre ou charretiers, convoyeurs vers les usines des Cévennes et du Rhône. Quelques potiers subsistent encore mais ne produisent plus les oules

traditionnelles et se spécialisent dans **les toupins** (pots à poignées et couvercle, tous usages). En 1873, le dernier four de potier s'éteint.

Egide a échoué : en 1876, ses biens (château, ferme, terres, usine) sont saisis et mis aux enchères. Le château passera désormais entre les mains d'affairistes pressés de le revendre, avec cependant un épisode plus long et remarquable : le château et ses terres, séparés de la briqueterie, sont acquis par **Léonce Pascal**, directeur du Bon Marché qui, ayant pris sa retraite, se lance dans la politique : maire de Saint-Victor, puis d'Uzès, enfin député du Gard (1898). Il transforme le château de fond en comble dans un style hétérogène « 1900 » et aménage un vrai **parc**. **La ferme du château** est déplacée. C'est lui qui fait bâtir **la Tour d'Horloge** (1902), à l'emplacement du cimetière qui avait été déplacé dès 1872. Madame Pascal fait réparer le toit du **lavoir** (1913).

Arrive la Première Guerre Mondiale : l'argile réfractaire est promue « matière première ». Un rush d'industriels grands et petit, se produit sur Saint-Victor. Ils proposent de bons prix pour les terrains sous lesquels se cache l'argile. Les habitants se laissent déposséder peu à peu.

Après la guerre commence le déclin. Quelques petits propriétaires-mineurs, à la pique et au treuil, continuent de fournir encore ; l'usine s'est maintenant spécialisée dans les seuls produits réfractaires. Cette usine se réactive un peu pendant la Seconde Guerre Mondiale, puis après la guerre d'Algérie, elle perd son principal débouché et ferme ses portes (1965).

Le village est moribond : 85 habitants, beaucoup de vieux. Mais Saint-Victor va encore renaître grâce à son sous-sol : des carrières de grès-quartzites, indispensables aux aciers spéciaux du Rhône, s'ouvrent. Puis viendra le reflux des villes vers les campagnes et l'Europe nouvelle. En 1996 : 210 habitants. En 2012, dernier recensement : 280 habitants.

